

La Bataille de la Lizaine

de Villersexel à Belfort

Mémoires du Maréchal Helmuth von MOLTKE

- traduites par E. JAEGELÉ

J'en ai extrait les pages 391 à 421 et les ai retranscrites à l'aide d'un OCR, (logiciel de reconnaissance optique de caractères) avant de les corriger.

Chaque fois que cela a été possible j'en ai gardé la mise en page.

Helmuth Karl Bernhard, comte **von Moltke**, 1800-1891, est un maréchal (Generalfeldmarschall) prussien qui a servi comme chef du Grand Etat-major général de l'Armée prussienne notamment pendant la guerre contre la France en 1870-1871.

Il a été un des partisans de l'annexion par l'Allemagne de l'Alsace et de la Moselle lors du traité de Francfort en 1871. Il a écrit de nombreux ouvrages de stratégie et une histoire de la guerre de 1870-1871.

Son neveu, Helmuth Johannes Ludwig von Moltke (1848-1916), a été lui aussi chef de l'État-major de l'Armée allemande, de 1906 à 1914.

Raymond BERDAH Le Souvenir Français Héricourt



MÉMOIRES DU MARÉCHAL H. DE MOLTKE

LA
GUERRE DE 1870

PAR

LE MARÉCHAL COMTE DE MOLTKE

CHEF DU GRAND ÉTAT-MAJOR

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

E. JAEGLE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

Avec Carte d'ensemble du Théâtre de la Guerre

DIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, 174

E. VOISE
1894

Pages 391 à 421

LES ÉVÉNEMENTS SUR LE THEATRE D'OPÉRATIONS DANS LE
SUD-EST JUSQU'AU 17 JANVIER

Investissement de Belfort

Les forces destinées à opérer contre Belfort s'étaient peu à peu réunies sur le théâtre d'opérations du sud-est, sous la protection du 14^{ième} corps. La ville a une enceinte bastionnée. La citadelle s'élève sur un roc élevé, dominant au loin la contrée, elle est entourée d'ouvrages s'élevant en terrasses, afin d'augmenter l'effet des feux. Le faubourg et la gare situés sur la rive gauche de la Savoureuse avaient été protégés par des ouvrages nouvellement construits. Sur les hauteurs, qui au nord-est se rapprochent de très près de la ville, les forts de la Miotte et de la Justice formaient un camp retranché très spacieux grâce aux communications qui les rattachaient à la place.

La hauteur des deux Perches eût pu présenter un grand danger pour la place; elle s'approche, au sud, de la Citadelle, à la distance de 1000 mètres seulement et, de là, les ouvrages de la rive gauche même peuvent être canonnés. Mais deux forts en maçonnerie y avaient été établis, on les avait achevés avant l'arrivée des Allemands; on avait en outre couvert de retranchements les parcelles boisées et les localités les plus rapprochées, Pérouse et Danjoutin en particulier. La place avait assez d'abris à l'épreuve de la bombe. Elle était armée de pièces de gros calibre et pourvue de cinq mois de vivres. Dès le début de la campagne, le 7^{ème} corps français avait évacué l'Alsace et il n'était resté à Belfort qu'environ 5000 gardes-mobiles; mais la garde nationale ayant été organisée, la garnison atteignit le chiffre de 17 000 hommes. Le commandant de la place, colonel Denfert, était un homme intelligent. Il attacha le plus grand prix à tenir vigoureusement le terrain situé en avant de la place. Les postes avancés étaient tenus de faire chaque jour des entreprises que l'artillerie de la place devait soutenir en tirant aux plus grandes distances. Au début, le général de Tresckow n'avait à lui opposer que 20 bataillons de Landwehr, peu nombreux, 5 escadrons et 6 batteries de campagne, à peine 15 000 hommes en tout.

Il dut se borner d'abord à simplement investir la place. Les troupes établirent des retranchements dans les villages situés autour de la ville, et à une assez grande distance de celle-ci. Il leur fallut repousser un grand nombre de sorties. Le grand quartier général avait envoyé l'ordre de procéder au siège en règle de la place. Le général von Mertens était chargé de diriger les travaux du génie et le lieutenant-colonel von Scheliha commandait l'artillerie de siège. La difficulté de l'entreprise sautait aux yeux. La nature rocheuse du sol rendait forcément très difficiles tous les terrassements, et la mauvaise saison allait venir. On ne pouvait attaquer avec des chances de succès que du sud le réduit principal de la place, c'est-à-dire la citadelle. A ce moment-là on ne disposait que de 50 pièces de gros calibre et l'effectif de l'infanterie était si faible qu'elle ne suffisait même pas à investir rigoureusement la place de toute part. Étant donnée cette situation, le grand état-major dut laisser au général von Tresckow liberté pleine et entière de chercher à réduire Belfort en bombardant simplement la place. Pour cela, le mieux était de l'attaquer de l'ouest, où l'infanterie, après avoir délogé l'ennemi de Valdoye, s'était emparé des villages d'Essert et de Bavilliers, de même que des hauteurs boisées voisines. Le 2 décembre, 3 000 hommes, protégés par deux bataillons, construisirent des emplacements pour 7 batteries sur le plateau qui s'étend entre ces deux localités. Le sol était durci par le froid, les travaux n'avaient pu être exécutés qu'au prix de grands efforts; mais, quoiqu'il fit clair de lune, les assiégés, à ce qu'il semble, ne se doutèrent de rien. Quand, le lendemain matin, le soleil eut dissipé les brouillards et que les buts furent devenus visibles, on ouvrit le feu.

La place riposta faiblement au début; mais peu à peu tous les ouvrages se mirent à tirer avec une violence qui allait sans cesse en augmentant; les forts de la Miotte et de la Justice eux-mêmes avaient ouvert le feu à la distance de 4000 mètres, et les troupes allemandes essuyèrent des pertes graves dans les tranchées. On arma quatre nouvelles batteries en avant de Bavilliers; l'infanterie ayant enlevé la Tuilerie se rapprocha jusqu'à la distance de 150 mètres des retranchements les plus avancés de l'assiégé. Les projectiles allemands mirent aussi le feu à différents bâtiments de la ville; mais bientôt les munitions commencèrent à manquer, tandis que le château continuait à tirer- sans qu'on parvint à lui faire même ralentir son feu et que la garnison renouvelait sans cesse des sorties qu'il fallait bien repousser. On dut se rendre compte que le moyen qu'on venait d'employer ne donnerait aucun résultat et qu'il fallait recourir au siège en règle. Au sud, le colonel von Ostrowski avait, le 13 décembre, enlevé aux Français Andelnans et les hauteurs boisées du Bosmont et de la Brosse. Malgré les plus grandes difficultés et quoique par suite du dégel le sol ne fût plus qu'un borbier, on construisit deux batteries à l'extrémité orientale de ce dernier bois et quatre autres sur la lisière nord, et le 7 janvier 50 pièces purent ouvrir le feu. Bientôt la supériorité de l'artillerie allemande se fit sentir; le fort de Bellevue était considérablement endommagé et l'on était surtout parvenu à réduire au silence les batteries des Basses-Perches. Mais le village de Danjoutin, que l'ennemi tenait solidement occupé et où il avait élevé de forts retranchements, empêchait à présent les Allemands de progresser.

Dans la nuit du 7 au 8 janvier, sept compagnies attaquèrent cette position par le nord; en même temps elles occupaient le remblai du chemin de fer. Les hommes de la Landwehr, n'ayant pas même chargé leurs fusils, se jetèrent sur l'ennemi qui avait ouvert sur eux un feu des plus violents, et par la rue principale du village ils se portèrent en avant jusqu'à l'église. Des troupes françaises accourant de la place au secours des défenseurs furent repoussées près du remblai de la voie ferrée; mais dans la partie sud du village on continua à se disputer les maisons une à une, jusque vers midi. Vingt officiers et 700 hommes de la garnison furent faits prisonniers. Une épidémie de fièvre typhoïde et de variole avait éclaté à Belfort; les troupes du siège voyaient de leur côté s'accroître considérablement le nombre des malades, par suite des travaux pénibles qu'il fallait exécuter et des rigueurs de la saison. La plupart des bataillons ne pouvaient mettre sur pied que 500 hommes et il fallut en outre que le général von Tresckow employât la moitié des forces disponibles à couvrir les lignes d'investissement au dehors, en particulier dans la direction du sud. D'après des renseignements tout à fait sûrs, les Français étaient réunis à Besançon au nombre de 62 000 hommes. Jusqu'alors ils étaient restés absolument inactifs, mais à présent ils semblaient décidés à s'avancer le long du Doubs pour porter secours à la place étroitement assiégée. Sur cette ligne de marche les Allemands avaient mis en état de défense le château de Montbéliard, ils y avaient laissé un bataillon comme garnison et l'avaient armé de pièces de gros calibre.

Entre le Doubs et la frontière suisse était posté le général von Debschitz avec 8 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries, à Delle, et le général von Werder concentrait le 14^{ième} corps à Noroy, Aillevans et Athesans, afin d'opposer toutes ses forces à toute troupe ennemie qui tenterait d'inquiéter le corps de siège.

A partir du 5 janvier il s'engagea en avant de Vesoul toute une série de combats et l'ennemi s'avancant du sud et de l'ouest arriva jusqu'à la distance de 7 kilomètres et demi de la ville. Il était visible que des forces très considérables avaient commencé leur mouvement en avant. A l'est de l'Ognon aussi, des troupes ennemies, quoique plus faibles, s'avançaient par Rougemont. Dans ces engagements on fit 500 prisonniers et l'on constata par la même occasion qu'ils appartenaient non seulement au 18^{ième} corps, mais encore aux 24^{ième} et 20^{ième} à l'armée de Bourbaki par conséquent, et ce fait fit voir que la situation avait totalement changé.

Transport de l'armée de l'Est française sur le théâtre d'Opérations du sud-est, fin décembre.

On ne s'était pas trompé, au grand quartier général, à Versailles, en admettant que dans les premiers jours de janvier les généraux Chanzy et Bourbaki avaient l'intention d'agir de concert. Nous avons vu plus haut le prince Frédéric-Charles s'opposer, sur le Loir, à la marche en avant du premier de ces deux généraux. Le second avait, de fait, commencé sa marche en avant par Montargis, dans le but de débloquer Paris, étroitement assiégé. Mais elle fut retardée jusqu'au 19 décembre, et alors la deuxième armée allemande était déjà revenue à Orléans de sa marche sur le Mans.

Le général Bourbaki devait donc s'attendre à se voir pris en flanc par elle, s'il continuait à marcher au nord; dès lors, il se montra tout disposé à accepter un plan tout autre que le délégué du ministre de la guerre, M. de Freycinet, venait d'élaborer et qui avait reçu l'approbation du dictateur M. Gambetta. Le 15^{ième} corps resterait aux environs de Bourges afin de couvrir cette ville en allant occuper une position couverte par des retranchements à Vierzon et à Nevers. Les 18^{ième} et 20^{ième} corps au contraire seraient immédiatement transportés par le chemin de fer à Beaune afin d'occuper Dijon, de concert avec Garibaldi et Crémer, présentant de la sorte un effectif total de 70 000 hommes. Le chemin de fer transporterait de même de Lyon à Besançon le 24^{ième} corps nouvellement formé; se réunissant aux troupes qui se trouvaient déjà dans cette dernière ville, ce corps atteindrait le chiffre de 50 000 hommes. Opérant de concert avec "les victorieux de Dijon", on parviendrait facilement, "même sans coup férir", à débloquent Belfort. La seule présence de ces masses fortes de plus de 100 000 hommes suffirait à faire lever le siège de toutes les places du nord ; en tout cas, on serait sûr de couper toutes les lignes de communication des armées ennemies et plus tard on pourrait même songer à combiner les opérations avec celles de Faidherbe. Le 2 décembre déjà, on avait commencé à transporter des troupes par chemin de fer, de la Loire sur la Saône. Les dispositions nécessaires n'ayant pas été prises, il se produisit, il est vrai, des retards et des interruptions multiples, et les troupes eurent à souffrir beaucoup du froid intense et du manque de vivres. Après qu'on eut atteint Chagny et Chalon-sur-Saône, on apprit que les Allemands avaient déjà évacué Dijon.

Dès lors, on résolut d'embarquer derechef les deux corps afin de les mener plus près de Besançon par les voies ferrées; il y eut de nouveaux retards et, dans les premiers jours de janvier seulement, l'armée de l'Est se trouva prête entre Dijon et Besançon. Le 15^{ième} corps reçut également l'ordre de se transporter dans l'Est : il lui fallut quinze jours pour arriver sur les lieux. Le plan de M. de Freycinet a l'air grandiose ; il promettait bien des choses et son exécution avait été surtout favorisée par ce fait que le transport d'une grande armée sur un théâtre d'opérations fort éloigné put rester caché pendant quinze jours à la deuxième armée et au 14^{ième} corps et dès lors aussi au grand quartier général. On en avait bien entendu parler vaguement; les journaux en avaient dit quelque chose à mots couverts, mais la dépêche télégraphique lancée par le général von Werder, le 5 janvier, fut la première nouvelle certaine qui permit de se rendre compte que la situation était totalement modifiée. Aussi l'on prit à Versailles, sans retard aucun, les dispositions nécessaires; on procéda surtout à la formation d'une nouvelle armée, l'armée du sud. On disposait à cet effet du 2^{ième} corps, à Montargis, et de la moitié du 7^{ième} qui, sous les ordres du général von Zastrow, avait, pendant cette période d'incertitude, été, à plusieurs reprises, portée tantôt vers la Saône, tantôt vers l'Yonne, selon qu'on se croyait menacé plutôt ici que là. Le commandement supérieur de ces corps, auxquels se joignit plus tard le 14^{ième} fut confié au général von Manteuffel. On ne put pas renforcer pour le moment le général von Werder, qui resta réduit aux seules forces du 14^{ième} corps. Malgré leur grande supériorité numérique, les Français semblaient plutôt vouloir manœuvrer qu'attaquer.

Le général Bourbaki voulait envelopper l'aile gauche du 14^{ième} corps et l'isoler absolument de Belfort. Le 5 janvier, le 18^{ième} corps s'était, il est vrai, porté par Grandvelle sur Vesoul, tandis que le 20^{ième} s'avancait vers la même ville par Echenoz-le-Sec; mais, comme nous l'avons vu plus haut, les Allemands leur avaient tenu tête et quand le 24^{ième} corps, envoyé à droite sur Esprels, apprit que les Allemands avaient occupé Villersexel, le général qui le commandait résolut de s'étendre plus à l'est encore pour commencer son mouvement tournant.

Le 8, les deux corps formant l'aile gauche se mirent en marche par la droite, le 18^{ième}, se dirigeant sur Montbozon, le 20^{ième} sur Rougemont; mais le 24^{ième} se replia sur Cuse. En même temps, le général Crémier recevait l'ordre de marcher de Dijon sur Vesoul. Le 9, les 24^{ième} et 20^{ième} corps s'établirent, à Vellechevieux et à Villargent, sur la route d'Arcey à Villersexel, tandis que les têtes de colonnes du 18^{ième} arrivaient dans cette dernière localité de même qu'à Esprels.

Le général von Werder n'avait qu'une chose à faire : suivre le plus vite possible ce mouvement latéral. Il donna l'ordre à la division badoise de se rendre à Athesans, à la 4^{ième} division de réserve de marcher sur Aillevans et à la brigade von der Goltz d'atteindre Noroy-le-Bourg. Le train fut mis en marche sur Lure.

COMBAT DE VILLERSEXEL

9 janvier.

En conséquence, la division de réserve s'était portée en avant, le 9 janvier, à 7 heures, de Noroy-sur Aillevans, et afin de pouvoir continuer sa marche, elle avait commencé la construction d'un pont sur l'Ognon.

Les flanqueurs de droite du 25^{ième} régiment d'infanterie furent accueillis par des coups de feu à Villersexel; ils tentèrent de pénétrer dans la localité en franchissant le pont de pierres, mais pour le moment ils échouèrent. La ville située sur une éminence, de l'autre côté du cours d'eau, avait été occupée par deux bataillons et demi français. Mais bientôt le détachement allemand reçut des renforts. Deux batteries ouvrirent le feu sur la localité de même que sur les colonnes ennemies qui s'avançaient. Le détachement du 25^{ième} franchit la rivière sur une passerelle en fil de fer; il pénétra dans le parc clos de murs et dans le château. A une heure, on avait refoulé les Français hors de la ville, après leur avoir fait un grand nombre de prisonniers. Puis il se produisit sur ce point un temps d'arrêt dans la lutte.

La subdivision prussienne était, il est vrai, pendant l'engagement même, sérieusement menacée d'être prise en flanc par la 1^{ère} division du 18^{ième} corps français qui s'avançait d'Esprels avec l'artillerie de réserve. Mais le général von der Goltz l'arrêta en allant occuper le village de Moimay. De plus, il envoya neuf compagnies du 30^{ième} régiment d'infanterie à Villersexel afin d'y relever les hommes du 25^{ième} qui devaient rejoindre leur division et continuer à marcher avec elle. Lui-même avec sa brigade mixte devait former l'arrière garde du corps.

Le général von Werder en voyant que les Français s'avançant du sud sur Villersexel étaient extrêmement nombreux, s'était rendu compte qu'il importait moins de pousser en avant en franchissant l'Ognon que d'empêcher l'ennemi de passer le cours d'eau qui lui eût offert un point d'appui lorsqu'il opérerait afin de se rapprocher de Belfort.

Aussi donna-t-il à son infanterie qui débouchait déjà de la ville, au sud, l'ordre de rebrousser chemin et aux batteries de se reporter sur la rive nord. C'est ici que le gros de la 4^{ième} division de réserve s'établit dans une position défensive et, afin d'être à même de l'y soutenir si besoin était, le général donna l'ordre à la division badoise, qui s'était mise en marche, de faire halte à Arpenans et à Lure.

Vers le soir, de fortes colonnes ennemies se portèrent en avant sur Villersexel; leur artillerie ouvrit le feu sur la ville. A la faveur des ténèbres, les Français pénétrèrent dans le parc et le château d'où les troupes allemandes avaient déjà été retirées, et comme la situation générale n'exigeait pas d'une façon absolue qu'on tint à Villersexel, les officiers commandant sur ce point ordonnèrent d'évacuer la ville. Quoique l'ennemi les serrât de près, l'évacuation était à peu près achevée quand arriva l'ordre du général von Werder de se maintenir dans la ville.

Immédiatement, quatre bataillons de la division de réserve procédèrent à l'attaque. Le détachement du 25^{ième} fit demi-tour au pont et alla se joindre à eux. Les hommes de la Landwehr pénétrèrent dans le rez-de-chaussée du château, vaste bâtisse dont les étages supérieurs et les caves étaient défendus par les Français. Le château brûlait; sur les escaliers et dans les corridors il s'engagea une lutte violente où tantôt les uns, tantôt les autres avaient le dessus ; il en était de même dans les rues de la ville. Le général commandant le corps d'armée ayant autorisé les officiers à discontinuer le combat, les troupes se retirèrent peu à peu; il était alors une heure; à 3 heures du matin la retraite était achevée, la division de réserve repassa sur l'autre rive par le pont d'Aillefans et occupa Saint-Sulpice sur sa droite.

Le général von der Goltz avait tenu jusqu'au soir à Moimay.

Au total, 15 000 hommes du 14^{ième} corps avaient ce jour-la pris part à la lutte; il avait perdu 26 officiers et 553 hommes. Les Français avaient de leur côté perdu 27 officiers et 627 hommes; mais on avait en outre fait prisonniers 700 des leurs qui n'étaient pas blessés. C'étaient surtout des fractions des 18^{ième} et 20^{ième} corps qui avaient été engagées; le 24^{ième} entendant sans doute la lutte sur ses derrières, s'était arrêté à Sevenans (**Secenans ?**) dans sa marche sur Arcey. Des fractions du 15^{ième} corps, qui entraient peu à peu en ligne, s'avançaient du sud sur Belfort.

Le 10 janvier, de grand matin, le général von Werder concentra son corps aux environs d'Aillevans, se tenant prêt à offrir la bataille à l'ennemi, s'il voulait se porter en avant par Villersexel. Mais les Français ne l'attaquèrent pas et il put, dans le courant de la matinée, continuer sa marche. Dans le fait, les trois corps d'armée français se trouvaient tout aussi près de Belfort que les trois divisions allemandes. Afin de couvrir la marche rétrograde de celles-ci, la division de réserve prit position à Athesans et le lendemain les trois divisions atteignirent et occupèrent la ligne de la Lisaine. A l'aile droite la division badoise était postée à Frahier et à Chalonvillars, la brigade de réserve était au centre entre Chagey et Couthenans, à l'aile gauche se trouvait la division de réserve à Héricourt et à Tavey. Au sud, le général von Debschitz était en observation à Delle et le colonel von Bredow à Arcey, tandis qu'à l'ouest le colonel von Willisen se trouvait à Lure avec le détachement venu de Vesoul, fort de 8 compagnies, 13 escadrons et 2 batteries. Dès lors, les Allemands avaient réussi à se glisser entre l'ennemi et Belfort.

Le général en chef français, grisé par sa victoire, était resté absolument inactif. " Le général Billot, écrivait-il au gouvernement de Bordeaux, a occupé Esprels et s'y est maintenu"; or nous savons que, à Esprels, il ne fut pas attaqué et qu'il n'était pas parvenu à déloger le général von der Goltz de Moimay, situé tout à côté. "Le général Clinchant a enlevé avec un entrain remarquable Villersexel"; mais ce jour-là une fraction seulement du 14^{ième} corps avait engagé la lutte afin de couvrir le flanc droit du gros pendant sa marche. Et pendant qu'il continuait cette marche sans se donner un moment de répit, l'armée française resta immobile, pendant deux jours, sous les armes et convaincue que cet ennemi, qu'on disait battu, allait l'attaquer elle, pourtant si supérieure en nombre. Le 13 seulement, le 24^{ième} corps se porta en avant sur Arcey, le 20^{ième} sur Saulnot et le 18^{ième} sur Sevenans (**Secenans?**). Le 15^{ième} devait appuyer l'attaque qu'on dirigerait sur Arcey, par Sainte-Marie.

Dans l'intervalle, le général von Werder prenant les devants avait couru sur la Lisaine pour voir s'il pourrait y prendre position et pour se concerter avec le général von Tresckow.

En étudiant le terrain, on constate que la Lisaine, petit cours d'eau sans importance, coule, à Frahier, à travers un creux fortement évasé et couvert de prairies; mais, arrivée à Chagey, elle longe le pied de hauteurs boisées escarpées. A Héricourt la vallée se transforme en plaine large et découverte, seulement elle se trouve être absolument dominée par la hauteur rocheuse du Mont-Vaudois. Plus en aval, de nouvelles hauteurs longent le cours d'eau jusqu'à Montbéliard ville qui forme, de concert avec l'Allaine, un point d'appui très solide et le point terminus des lignes.

- A l'ouest de la Lisaine, le terrain étant très boisé, l'ennemi ne pouvait que difficilement déployer ses grandes masses et sa nombreuse artillerie. Le cours d'eau, il est vrai, était pris partout par suite du grand froid; mais deux grandes routes seulement menaient dans la vallée depuis la région d'où s'avancait l'armée française: l'une conduisant à Montbéliard, l'autre à Héricourt. Les autres voies étaient des chemins creux, étroits et peu praticables à cause du verglas.

Déjà le général von Tresckow avait garni les points les plus importants de pièces de siège; il avait mis six canons de gros calibre au château de Montbéliard et cinq sur les hauteurs voisines de la Grange-Dame. A Héricourt il y en avait 7 au Mont-Vaudois et, de plus, 21 bouches à feu commandaient la vallée de l'Allaine dans la direction du sud, jusqu'à Delle.

Quant aux troupes d'investissement, toutes les fractions dont on put se passer devant Belfort furent envoyées également sur la Lisaine. Malgré cela, on craignait de n'avoir pas assez de forces pour occuper toute la ligne en nombre suffisant. La partie la plus faible de toute la position, au point de vue de la configuration du terrain, c'était l'aile droite; mais ici il n'y avait guère à craindre l'attaque principale de l'ennemi, l'armée française fort nombreuse et mal équipée était tenue de s'écarter du chemin de fer le moins possible pour pouvoir vivre. Or la ligne de Vesoul par Lure était détruite sur quatre points, et celle de Besançon aboutissait à l'aile gauche allemande, très forte. On put donc mettre moins de troupes dans le terrain s'étendant au nord de Chagey et constituer, avec la plus grande partie de la division badoise, une réserve qui, en arrière du centre de l'aile gauche, fut postée à Mandrevillars, Brevilliers et Charmont.

On mit en outre à profit le répit qu'accordait l'ennemi pour construire des tranchées-abris et des emplacements, établir des lignes télégraphiques et des relais, mettre en état les chemins et approvisionner les troupes de vivres et de munitions.

13 janvier.

Dans la matinée du 13, les Français attaquèrent les positions de la 3^{ième} division de réserve à Arcey, Sainte-Marie et Gonvillars. Les troupes avaient pour instruction de se replier devant un ennemi par trop supérieur, tout en lui tenant tête assez longtemps pour contraindre ses colonnes à se déployer. Aussi soutinrent-elles pendant un certain temps la lutte avec l'artillerie des Français qui s'était mise en position sur un arc de cercle très étendu; puis elles résistèrent pendant trois heures à leur infanterie et finalement, se voyant serrées de très près, elles allèrent s'établir dans une seconde position en arrière du ruisseau de Rupt et, à 4 heures de l'après-midi seulement, elles battirent en retraite sur Tavey. L'avant-garde du général von der Goltz postée à Chavanne, ayant amené toute une brigade française à se déployer alla prendre position à Couthenans, à hauteur de la division de réserve. En avant du front de l'Allaine, les Français n'avaient pas réussi à refouler hors de Dasle et de Croix les troupes du général von Debschitz qui y étaient postées.

14 janvier.

Le 14, le colonel von Willisen délogea de Lure, avec 50 dragons qui avaient mis pied à terre, l'ennemi qui venait d'entrer dans la ville; puis il ramena son détachement à Ronchamp.

Mais ce jour-là encore l'armée française n'attaqua pas sérieusement le 14^{ième} corps. Ses 15^{ième}, 24^{ième}, et 20^{ième} corps se trouvaient étroitement concentrés en face de l'aile gauche et du centre des Allemands, à la distance d'à peine 8 kilomètres. Le général Bourbaki supposait l'aile droite allemande appuyée au Mont-Vaudois. Son plan était de franchir avec des forces très considérables la Lisaine en amont de ce point d'appui et de faciliter, en tournant de la sorte l'ennemi, l'attaque qu'on dirigerait de front sur sa position. Le 18^{ième} corps et la division Crémer étaient désignés pour exécuter ce mouvement enveloppant. Le plan était pratique; ce qui en rendait l'exécution difficile, c'est que les troupes, qui, selon les instructions du général en chef, devaient engager la lutte le 14, avaient la ligne de marche la plus longue à parcourir. Le 18^{ième} corps, ce jour-là, traversait un terrain montagneux et boisé peu praticable; aussi ses têtes de colonnes seules atteignirent-elles Lomont lorsque la division Crémer partait à ce moment-la même de Vesoul. Les Allemands eurent donc encore un jour de répit, jusqu'au 15. Ils devaient s'attendre d'heure en heure à être attaqués sur toute la ligne par un ennemi disposant d'une supériorité numérique écrasante et le général von Werder se crut obligé de porter à la connaissance du grand état-major, à Versailles, par le télégraphe, toute la gravité de sa situation. Les barrières qu'opposaient en temps ordinaire les cours d'eau, disait-il, l'ennemi peut les passer grâce à la gelée, l'obligation de couvrir Belfort lui ayant enlevé toute liberté de mouvement, l'existence même du 14^{ième} corps se trouvait être mise en jeu. Aussi demandait-il instamment qu'on tranchât cette question :

Faut-il ou ne faut-il pas continuer à couvrir le siège de Belfort?

Au grand quartier général, on se disait que tout mouvement de recul du 14^{ième} corps aurait pour conséquence immédiate la levée du siège et la perte du matériel très considérable qui se trouvait devant la place, qu'on ne savait pas d'avance ou s'arrêterait ce mouvement de retraite et qu'il ne pourrait que retarder l'action de l'armée du général von Manteuffel s'avançant à marches forcées. En conséquence, le général von Werder reçut le 15 janvier à 3 heures l'ordre formel d'accepter la bataille en avant de Belfort. Comme de juste, on lui déclarait qu'il n'aurait pas à assumer la responsabilité morale des conséquences qu'entraînerait une issue peut-être malheureuse de la lutte qu'il allait engager. Mais avant que cet ordre lui fût parvenu, le général avait, de sa propre initiative, pris les dispositions qui y étaient conformes.

BATAILLE DE LA LISAINNE (ou d'Héricourt)

15 janvier.

- Le 15 janvier de grand matin, le 15^{ième} corps français porta en avant sur Montbéliard deux de ses divisions renforcées par de l'artillerie, tandis que la 3^{ième} suivait pour servir de réserve. Pendant longtemps les bataillons de Landwehr de la Prusse orientale, occupant une position avancée à la ferme du Mont-Chevis et à Sainte-Suzanne, s'y maintinrent; ils prirent eux-mêmes l'offensive et refoulèrent les têtes de colonnes de l'ennemi jusqu'au ruisseau du Rupt.

Mais celui-ci ayant, dans l'après-dînée, déployé des forces considérables sur la lisière des bois, les troupes allemandes d'avant-ligne reçurent à 2 heures, l'ordre de revenir sur la rive gauche de la Lisaine; on évacua, sans y être le moins du monde contraint, la ville de Montbéliard, dominée à très petite distance et de toutes parts par les hauteurs, et l'on se contenta d'occuper le château fort. Mais à l'est de la ville le général von Glümer avait pris position avec la 1^{ère} brigade badoise; il avait fait, de plus, mettre en position, sur le plateau de la Grange-Dame, quatre batteries à côté des pièces de siège qui s'y trouvaient.

Huit batteries françaises canonnèrent longtemps cette position sans obtenir de résultats; puis, à la tombée de la nuit, l'infanterie ennemie prit possession de la ville, mais sans s'avancer plus loin.

Elle avait tout aussi peu réussi à franchir la Lisaine à Bethoncourt. Un officier et 60 hommes, qui étaient allés s'abriter contre le feu fort vif des Allemands dans un cimetière clos de murs, furent faits prisonniers.

Plus au nord, le 24^{ième} corps français se porta en avant; mais à 2 heures seulement ses colonnes parvinrent à se déployer en débouchant de la forêt. Quatre bataillons s'emparèrent, il est vrai, du village de Bussurel situé sur la rive occidentale de la Lisaine; mais ils ne purent avancer davantage, les feux des Allemands établis solidement derrière le remblai du chemin de fer et ceux des bataillons et batteries badois envoyés par la réserve les en empêchant.

La petite ville d'Héricourt, située à 7 kilomètres et demi seulement de Belfort, sur la grande route de Besançon, constituait une position très importante de la ligne de bataille allemande; Là, l'aile droite de la 4^{ième} division de réserve se porta au-devant de l'ennemi, en avant de la Lisaine.

La petite éminence boisée de Mougnot en effet forme, sur la route qui s'engage dans une gorge étroite, une sorte de tête de pont que les pionniers avaient renforcée en construisant des abatis d'arbres, des emplacements et des tranchées-abris; en arrière du mamelon, la ville elle-même avait été mise en état de défense; de plus, à droite et à gauche, les hauteurs étaient couvertes de positions d'artillerie. Il y avait la quatre bataillons de Landwehr de la Prusse orientale; sur la droite, leur position était attenante à celle de la brigade de réserve qui occupait, derrière le cours d'eau, le versant du Mont-Vaudois jusqu'à Luze. Vers 10 heures, les Français déployèrent leur artillerie sur les hauteurs non boisées longeant leur ligne de marche aux environs de Trémoins. Quand leur infanterie se porta en avant, à gauche, par Byans, le détachement allemand qui était resté jusqu'à ce moment à Tavey se replia sur Héricourt pour servir de réserve, et une première attaque dirigée par les Français sur la hauteur de Mougnot fut repoussée par les défenseurs et grâce au feu de 61 pièces mises en position sur la rive opposée. Ils n'attaquèrent plus ce jour-là, mais s'en tinrent à une canonnade très nourrie qui ne produisit aucun effet.

Le 20^{ième} corps, en effet, devait, d'après les instructions du général Bourbaki, attendre que le grand mouvement enveloppant eût produit son effet. Ce mouvement devait être exécuté par le 18^{ième} et la division Crémer, sous les ordres du général Billot. Comme on ne le voyait pas apparaître, la réserve dut se porter en avant sur Coisevaux pour couvrir le flanc du général Glinchant.

Les ordres du général en chef n'étaient parvenus qu'à minuit au 18^{ième} corps. Celui-ci en outre avait à faire une marche des plus pénibles par des chemins de forêt encombrés par les neiges, et non seulement les colonnes d'aile de la 1^{ère} et de la 3^{ième} division mais encore, à Lyoffans, celles de la division Crémer, s'entrecroisèrent et s'arrêtèrent réciproquement.

Cette dernière avait, au prix des plus grands efforts, atteint Lure dans la nuit et, à 9 heures du matin, elle n'avait pu qu'arriver à Béverne. Un nouveau retard se produisit quand l'ordre arriva de faire passer devant l'infanterie l'artillerie, même celle de la réserve qui marchait à la queue, et c'est ainsi qu'entre midi et 2 heures seulement deux des divisions du XVIII^e corps purent se déployer en face de Luze et de Chagey.

La 1^{ère} fit occuper Couthenans par un bataillon et établit cinq batteries sur le versant postérieur de la hauteur située au nord de la localité; mais elles ne purent tenir tête au feu des pièces allemandes établies sur la rive opposée et, peu après, plusieurs d'entre elles n'avaient plus que deux pièces qui ne fussent pas démontées, quoique les Allemands ménageassent le plus possible leurs munitions, au remplacement desquelles il n'eût guère été possible de procéder.

A 2 heures, il se produisit un arrêt dans la lutte soutenue par l'artillerie; elle ne reprit que quand les batteries françaises eurent été renforcées et que l'artillerie de leur 24^{ième} corps y prit part depuis Byans. Mais l'infanterie ne tenta aucune attaque importante.

La 3^{ième} division ne montra guère plus d'énergie en s'avancant sur Chagey, qui n'était occupé que par un seul bataillon badois, et c'était pourtant sur ce point que devait s'effectuer le mouvement qui, tournant le Mont-Vaudois, envelopperait l'aile droite allemande. La forêt s'étend jusqu'aux premières maisons du village et l'escarpement seul de la pente constituait une difficulté pour les troupes françaises. Deux de leurs bataillons se précipitèrent en avant de la gorge au sud du village; ils refoulèrent les avant-postes badois;

D'autres troupes devaient soutenir l'attaque de ces deux bataillons, de Couthenans; mais les batteries allemandes de la rive opposée contraignirent l'infanterie française, qui s'avança en effet de cette localité, à se replier. Elles renouvelèrent l'attaque et, cette fois-ci, les zouaves pénétrèrent dans Chagey ou s'engagea une lutte violente entre eux et les Badois qui se défendaient dans les maisons. Mais ceux-ci se virent soutenus par deux bataillons de leur division; à 5 heures, l'ennemi était refoulé du village dans la forêt. La réserve lui envoya de nouveaux renforts; mais cette courte journée d'hiver touchait à sa fin et, pendant la nuit, les Français ne tentèrent plus d'attaque.

La 2^{ème} division du corps français n'était arrivée qu'à Béverne; la cavalerie s'était arrêtée à Lyoffans.

Quoiqu'arrivée fort tard à Lure, la division Crémer s'était de très grand matin remise en marche. Après s'être, comme nous l'avons vu plus haut, croisée avec d'autres colonnes et avoir subi de ce chef un retard, la 1^{ère} brigade se porta en avant sur Etobon où elle engagea, à midi, le combat avec le détachement du général von Degenfeld. Quand la 2^{ème} brigade fut entrée en ligne, la 1^{ère} se mit en marche par le bois de la Thure, afin de franchir la Lisaine en amont de Chagey. Les sapeurs du génie durent, sur plusieurs points, lui frayer le chemin et il se produisit des arrêts en grand nombre. Quand il fit nuit, la 2^{ème} brigade suivit, en laissant un détachement en observation à Etobon. Il y eut encore un engagement avec des troupes badoises, ce qui décida le général Crémer à faire éteindre tous ses feux de bivouac. Par cette froide nuit d'hiver, ses troupes restèrent sous les armes. Du côté des Allemands, toutes celles qui n'étaient pas de service aux grand-gardes furent cantonnées dans les localités voisines.

Seuls les pionniers passèrent la nuit à casser la glace sur la Lisaine.

Dans les engagements de ce jour, on avait perdu de part et d'autres environ 600 hommes sans avoir obtenu un résultat quel qu'il fût; mais, pour le défenseur, chaque jour de répit constituait un avantage.

Le général von Werder, posté sur la hauteur au nord d'Héricourt, s'était fait tenir au courant de toutes les phases de l'engagement par des officiers d'état-major placés en observation sur différents points ; d'après leurs rapports, il réglait l'envoi des renforts. Il n'avait au fond qu'une grande préoccupation : c'était le remplacement des munitions qui n'étaient pas abondantes, un convoi attendu du grand-duché de Bade n'étant pas encore arrivé.

Le général Bourbaki annonça à son gouvernement qu'il avait pris Montbéliard, sans le château, il est vrai; que les villages situés sur la rive orientale de la Lisaine étaient occupés par ses troupes et que, le 16, il attaquerait les Allemands. Le général Billot l'avait informé que l'aile droite de ceux-ci s'étendait bien au delà du Mont-Vaudois ; il conclut qu'il devait leur être arrivé des renforts considérables; selon lui, l'effectif de l'ennemi était de 80 000 à 100 000 hommes. Cependant, il espérait obtenir de grands résultats en s'étendant plus à gauche encore pour exécuter son mouvement enveloppant.

16 janvier.

A 6 heures et demie du matin, le 16, les Allemands reprirent les armes dans les positions qu'ils avaient occupées la veille. Ce fut encore l'aile droite des Français qui commença l'attaque.

Des maisons de Montbéliard qu'ils avaient crénelées, ils tiraient sur la compagnie de Landwehr postée au château, leur feu lui infligea quelques pertes de même qu'aux servants des pièces de gros calibre. On somma les Allemands de se rendre; ils refusèrent ; leurs pièces de siège ouvrirent un feu si efficace sur deux batteries qui tentaient de se mettre en position sur la hauteur voisine, qu'elles durent remettre l'avant-train en abandonnant deux de leurs pièces. Trois autres batteries vinrent les renforcer; elles s'établirent dans une nouvelle position près de la ferme du Mont-Chevis; elles ne purent prendre le dessus sur la batterie allemande de la Grange-Dame, mais elles n'en continuèrent pas moins la canonnade jusqu'à la tombée de la nuit. Les Français n'essayèrent pas de forcer les lignes allemandes depuis Montbéliard.

Plus à gauche, la 1^{ère} division du 15^{ème} corps français se porta en avant, après avoir été renforcée, sur Béthoncourt. Le feu de son artillerie, du Mont-Chevis et de Byans, contraignit, à une heure, une batterie badoise à demander des chevaux pour remplacer ceux qu'elle avait perdus; puis les pièces françaises dirigèrent leur feu sur le village même. De fortes masses d'infanterie s'étaient concentrées dans la forêt située auprès; à 3 heures, elles en débouchèrent. Mais, dans l'intervalle, le général von Glümer avait envoyé des renforts sur le point menacé. Les Français s'élançèrent à deux reprises et arrivèrent tout près du village; chaque fois le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie allemandes les contraignit à se replier. A 4 heures, une brigade tout entière se prépara à attaquer; mais elle ne parvint même pas à se déployer entièrement. Les pertes subies par les Français étaient considérables. La campagne blanche de neige était couverte de taches noires, c'étaient leurs blessés et leurs morts; on fit prisonniers un certain nombre d'entre eux qui n'avaient reçu aucune blessure.

Une division du 24^{ième} corps français avait pris position, à couvert, dans les bois s'étendant en arrière de Byans et comme, la veille déjà, elle avait occupé Bussurel, la position défensive occupée par les Allemands derrière le remblai du chemin de fer se trouvait directement menacée. En conséquence, le général commandant le corps d'armée envoya de Brevilliers, dans cette direction, le général Keller avec deux bataillons de fusiliers bavarois et une batterie de grosse artillerie. Celle-ci vint prendre position à côté des deux autres qui, depuis le matin, soutenaient la lutte sur le versant de la hauteur. Le feu de cinq batteries françaises se ralentit bien vite, grâce aux obus que les pièces allemandes lançaient au milieu d'elles. A midi déjà, l'artillerie française s'éloigna de Byans, abandonnant sur ce point aussi deux pièces qu'on ne put aller prendre que plus tard. L'infanterie, une division tout entière, avait simplement fait semblant de vouloir attaquer, elle ne s'avança pas.

Deux divisions du 20^{ième} corps se portèrent contre la ligne Héricourt-Luze. Un épais brouillard cachait le fond de la vallée, et les Allemands ripostèrent à peine à la canonnade française qui avait commencé de très bonne heure. Deux de leurs compagnies s'étaient portées sur la hauteur à l'ouest de Saint-Valbert, afin de pouvoir se rendre quelque peu compte de ce que l'ennemi entreprendrait; elles accueillirent ses colonnes qui s'avançaient de Byans par un feu rapide d'une violence telle qu'elles durent rebrousser chemin. Mais peu après, à 9 heures et demie, plusieurs bataillons français s'élancèrent de Tavey sur la colline de Mougnot. Les bataillons de Landwehr leur tinrent tête avec le plus grand calme, et une troisième attaque entreprise contre la lisière sud d'Héricourt échoua également.

Vers 4 heures du soir, de nouvelles colonnes d'infanterie se massèrent, il est vrai, pour attaquer la colline de Mougnot; mais les batteries du Mont-Salomon ayant ouvert le feu sur elles, leur attaque n'eut pas de suite; tout se borna à une canonnade sans résultat qui dura jusqu'à la nuit.

A Chagey deux divisions du 18^{ième} corps français étaient postées en face des Allemands. Elles ne firent absolument rien.

Le peu d'énergie avec laquelle, le 16 janvier, les Français soutinrent la lutte sur tout le front, de Montbéliard à Chagey, permet de supposer que sur la ligne tout entière on voulait attendre l'effet du mouvement enveloppant dirigé contre l'aile droite allemande.

Le général Crémer fut chargé de l'exécuter. La 2^{ième} division du 18^{ième} corps vint se joindre à lui à Etobon.

De ce point deux divisions se portaient donc en avant contre Chenebier où le général von Degenfeld était posté avec 2 bataillons, 2 batteries et 1 escadron. On était certain d'avance du résultat. La division Penhoat, du 18^{ième} corps, attaqua à 11 heures en faisant son mouvement tournant de l'ouest et du nord, tandis que la division Crémer, pour couper à l'ennemi la ligne de retraite sur Belfort, attaquait depuis le sud, où la forêt de la Thure cachait sa marche. Les batteries des deux divisions prirent position, dans l'après-midi, sur la lisière nord de la forêt et ouvrirent le feu. Elles tirèrent pendant deux heures, puis les masses d'infanterie avancèrent de trois côtés. Conduits par le général Crémer en personne, les Français refoulèrent les fusiliers badois de la partie sud du village dans la partie nord et, quand les troupes qui avaient exécuté le mouvement tournant par la forêt de Montedin apparurent à leur tour,

le général von Degenfeld, tout en opposant la plus vive résistance, dut commencer, à 3 heures, la retraite dans la direction du nord, sur Frahier. Mais, arrivé là, il fit un crochet au sud-est et prit position en avant de Chalonvillars près du moulin Rougeot, situé sur une éminence, et c'est là qu'à 6 heures du soir il fut renforcé par le colonel Bayer.

Les Français ne l'avaient pas poursuivi. La division Crémer, qui avait perdu plus de 1000 hommes, revint dans la forêt de la Thure, tandis que la division Penhoat se contentait d'occuper Chenebier. Dès lors, la ligne de défense des Allemands n'avait été forcée, ce jour-là, sur aucun point; seule son extrême aile droite se trouvait refoulée jusqu'à la distance de 5 500 mètres de Belfort.

La place tira le canon en l'honneur de la victoire remportée par les armes françaises; mais elle ne fit aucune sortie sérieuse contre les troupes d'investissement affaiblies par les détachements qu'elles avaient dû faire; celles-ci, de leur côté, continuèrent tranquillement la construction des batteries.

Pour rétablir, avant toutes choses, la situation sur son aile droite, le général von Werder ne disposait plus que de 4 bataillons, 4 escadrons et 2 batteries, dont il fit une réserve générale, en les tirant des points le moins menacés, de Belfort même, sur Brevilliers et Mandrevillars. A 8 heures du soir encore le général Keller reçut l'ordre de reprendre Chenebier. A cet effet il se mit en marche à 11 heures, avec deux bataillons badois, de Mandrevillars ; à minuit il atteignait le moulin Rougeot et constata que le colonel Bayer avait déjà réoccupé Frahier.

17 janvier.

Le 17 au matin, il y avait dans cette localité 8 bataillons, 2 escadrons et 4 batteries. Trois des bataillons s'avancèrent contre la partie nord de Chenebier, trois contre la partie sud, les deux autres restèrent en réserve au moulin ou l'on avait en outre mis en position 3 canons de 15 centimètres. A 4 heures et demie du matin, les troupes s'étaient mises en marche dans le plus profond silence ; la première colonne surprit à Échavanne une grand-garde ennemie; celle-ci avait ouvert le feu et les Français établis à Chenebier furent de la sorte prévenus, malgré tout, du danger qui les menaçait. Dans la forêt au nord de la localité, déjà les Allemands rencontrèrent une résistance sérieuse et, comme on courait risque de voir ses propres troupes tirer les unes sur les autres, il fallut les ramener sur la lisière extérieure. L'autre colonne, s'avançant dans la vallée de la Lisaine, avait, dès qu'elle entendit les premiers coups de fusil, hâté le pas, de Moulin-Colin. Le 2^{ième} bataillon du 4^{ième} régiment badois pénétra, en poussant ses hurrahs, dans la partie sud de Chenebier où s'engagea une mêlée confuse. Aux premières lueurs du jour, les Allemands virent que les hauteurs à l'ouest du village étaient fortement occupées et que d'Etobon s'avançaient des colonnes comprenant les trois armes. A 8 heures et demie, le colonel Bayer dut se résoudre à évacuer le village qui était déjà conquis à moitié; il emmena 400 prisonniers et alla occuper une position au Bois-Féry, afin de couvrir la route de Belfort par Chalonvillars.

A ce moment la colonne de droite, renforcée par un bataillon de la réserve, avait renouvelé son attaque contre la forêt; après avoir soutenu pendant deux heures une lutte qui lui coûta beaucoup de monde, elle put enfin s'en emparer.

Mais les tentatives qu'elle fit ensuite pour pénétrer dans le village, défendu par des barricades et occupé par de nombreuses troupes françaises, échouèrent toutes. Les Français avaient ouvert sur les assaillants un feu des plus meurtriers; c'est ainsi qu'une mitrailleuse, d'un seul coup, étendit à terre 21 Badois montant à l'assaut. Aussi le général Keller réunit-il, à 3 heures, ses forces à Frahier, où elles furent soutenues par quatre batteries.

Vu la faiblesse de l'effectif d'un côté et la supériorité numérique de l'autre, il ne fallait plus songer à rejeter l'ennemi au delà de Chenebier, une fois que la surprise n'avait pas eu de résultat; on dut se borner à l'empêcher d'avancer davantage dans la direction de Belfort. Ce but se trouva atteint; les Français ne poussèrent pas plus avant. Au lieu d'envelopper l'aile droite des Allemands, ils se montrèrent fort inquiets au sujet de leur aile gauche à eux. Ils défendirent opiniâtement Chenebier, mais ils ne firent aucun mouvement offensif. En attendant cette attaque qui ne se produisait pas, le général Bourbaki semble avoir voulu occuper l'ennemi sur le front et le retenir.

Pendant la nuit déjà les Allemands durent prendre les armes à Béthoncourt et en avant d'Héricourt par suite d'une alerte, tandis qu'eux-mêmes surprenaient les Français à Bussurel et dans le bois de la Thure. L'infanterie de part et d'autre tirailla pendant de longues heures et, par cette nuit d'hiver si froide, de nombreuses fractions de troupes durent rester sous les armes. Le matin venu, deux divisions du 18^{ème} corps marchèrent contre Chagey et Luze ; mais leurs batteries, quoiqu'elles fussent soutenues par l'artillerie de la réserve, ne parvinrent pas à tenir tête à celles des Allemands; aussi les attaques que l'infanterie dirigea à plusieurs reprises, contre ces deux localités, n'eurent-elles aucun succès.

A partir de 1 heure l'artillerie seule continua sa canonnade. En avant d'Héricourt aussi on se contenta de se lancer mutuellement des obus et le village de Bussurel occupé par les Français fut incendié. Pour déloger l'ennemi de Montbéliard, les batteries de la Grange-Dame et celle du château ouvrirent le feu sur la ville; celle-ci ayant demandé à être ménagée, en assurant que les troupes françaises l'avaient évacuée, les batteries cessèrent de tirer. Plus tard on reconnut que cette évacuation n'était pas absolument complète. Dix bataillons du 15^{ième} corps français avaient, dans la matinée, débouché des bois et cherchèrent à se porter en avant par Montbéliard; mais ils subirent des pertes extrêmement considérables, les pièces de gros calibre établies à la Grange-Dame les prenant en flanc; quelques-uns seulement purent atteindre le fond de la vallée de la Lisaine. La lisière ouest de Montbéliard et les hauteurs situées tout contre celle-ci restèrent au pouvoir des Français qui, d'ailleurs, à partir de 2 heures, n'attaquèrent plus. Plus au sud, les troupes du général von Debschitz, postées en avant de l'Allaine, avaient, sans peine, refoulé les fractions de l'armée française qui les attaquaient. Du côté des Allemands on était convaincu que l'attaque ne serait pas renouvelée. L'état dans lequel se trouvaient les troupes françaises, très peu aguerries, était en effet déplorable. Elles avaient bivouaqué pendant plusieurs nuits par un froid des plus vifs, quelques fractions étaient restées l'arme au pied et la plupart n'avaient pas reçu de vivres. Elles avaient essuyé des pertes sensibles et les officiers généraux que le général en chef réunit autour de lui, à 3 heures, non loin de Chagey, ne lui cachèrent pas qu'il serait presque impossible de continuer le mouvement enveloppant à gauche,

: de la sorte il serait encore plus difficile de pourvoir au ravitaillement de l'armée et de plus les Allemands, pourraient fort bien couper ses communications en se portant en avant par Montbéliard. A cela s'ajoutait que l'on venait d'être informé de l'apparition des têtes de colonnes de l'armée du général von Manteuffel à Fontaine-Française, par conséquent dans le voisinage de Gray.

Étant donnée cette situation, le général Bourbaki crut devoir se résoudre à commencer la retraite. Il télégraphia au gouvernement qu'il avait dû, sur l'avis des généraux, et à son grand regret, se décider à aller occuper plus en arrière une nouvelle position et qu'il ne désirait qu'une chose, c'est que l'ennemi l'y suivit. Mais sans nul doute ce général plein d'expérience se rendait compte que son armée, du moment que ses attaques sur la Lisaine avaient échoué, se trouvait dans une situation des plus critiques à laquelle elle ne pourrait se soustraire qu'en continuant à battre en retraite.

18 janvier.

Le 18 au matin, les Allemands étaient sous les armes dans les positions sur lesquelles ils avaient tenu la veille ; les masses françaises toutes réunies leur faisant face sur le front tout entier. Mais, chose caractéristique, on les vit faire des terrassements. L'ennemi avait quitté Montbéliard la veille, en désordre, tout en continuant à occuper solidement les villages à l'ouest de la ville, où il éleva des retranchements.

Dans le courant de la journée il n'y eut que des canonnades et des engagements sans importance entre tirailleurs

A l'aile droite le général Keller avait amené des renforts et comme l'ennemi se retira sur Etobon, il put, dans le courant de l'après-midi, réoccuper Chenebier. Plus au nord, le colonel von Willisen s'avança de nouveau dans la direction de Ronchamp. Au centre on s'empara de Couthenans et l'artillerie contraignit l'ennemi à évacuer Byans; par contre, on ne réussit pas à pénétrer dans la zone boisée. Sur la rive sud de l'Allaine, les troupes du général von Debschitz rejetèrent l'ennemi au delà de la ligne Exincourt-Croix. Dans ces trois jours de lutte sur la Lisaine, les Allemands avaient perdu 1 200 hommes, les Français de 4 à 5 000 hommes. Devant Belfort les travaux du siège n'avaient pas été interrompus, quoiqu'on eût dû céder au 14^{ième} corps une partie des troupes d'investissement et que le reste se trouvât très exposé par suite de la proximité de l'ennemi. Les troupes détachées rejoignirent leur poste et le général von Werder suivit à Etobon, Saulnot et Arcey l'ennemi qui battait en retraite.